deux à genoux, dans la neige ; les bras en croix, nous dîmes ensemble trois fois : *Je vous salue, Marie — Kid anamikon, Marie...* On se lève ; mon frère part d'un bord, moi dans la direction opposée... Tournée la pointe du bois, je me trouve en face d'un orignal énorme : j'avais peur d'en approcher... Vite je le vise et, d'un coup, je l'abats... Mon frère, qui avait entendu le coup de feu, arrive à la hâte. « *Tiens,* lui dis-je, *voilà l'orignal de la Vierge ! Je te l'avais bien dit ; le Père Camper a raison : on ne prie jamais la Vierge en vain, si on a le cœur pur...* »

Et les histoires se suivaient... Je fus obligé de lever la séance. Minuit avait déjà sonné, et les Indiens ne tarissaient point de rappeler les faits d'armes de leur héros, leur premier missionnaire — le R. Père CAMPER.

Le matin à six heures, je célébrai la Messe à l'église. Tout le monde était présent. Je leur fis un court sermon, en sauteux. Après la Messe, toute la population m'accompagna au bateau ; chacun voulut me toucher la main ; ils étaient tous contents, parce que je leur avais dit :

— « Je reviendrai vous voir, en hiver, pour vous prêcher une petite mission. »

J'embarque aussitôt. Une femme me crie :

— « Petite Robe noire, pourquoi n'êtes-vous pas restée plus longtemps parmi nous ? Vous auriez pu emporter tous nos péchés. »

— « Je les emporterai, la prochaine fois ! Seulement, faites en sorte que la charge ne devienne pas trop pesante, ne péchez plus !... »

Notre nacelle remonte déjà la rivière... De loin, à travers les hautes herbes, on entend les pleurs d'un petit enfant. Je songe à Moïse dans les eaux du Nil...

— « C'est un enfant qu'on apporte au baptême », dit mon Indien.

De fait, au tournant de la rivière, on voit un voilier. Toute une famille est là ! La mère porte un nouveau-né dans ses bras ;... j'ai compris.

Le voilier nous accoste. On prend le petit enfant de notre côté. Mon guide, le vieux sauvage, sert de parrain ; une jeune veuve métisse, dont le mari a été tué à la guerre,

se trouvant de passage avec nous sur le bateau, fut la marraine. Quelques minutes après, ce nouveau Moïse était régénéré dans les eaux du baptême. On le rendit à sa mère — laquelle, bénissant la Providence d'avoir fait une rencontre si heureuse, nous promit d'élever son fils très chrétiennement...

On continue notre voyage... La rivière, comme encaissée dans les hautes herbes, ne donne pas de prise au vent. Les Indiens, en partant, avaient fait la remarque :

— « Le ciel du côté nord est couvert d'un brouillard épais ; vous aurez une méchante mer ! »

La prédiction, hélas ! se réalisa... Une fois sur le lac, nous fûmes le jouet d'une affreuse tempête... Jamais je n'ai vu la mort de si près.... Et, pourtant, de retour à la Rivière aux Épinettes, j'étais heureux de mon voyage. J'avais fait, par terre et par eau, 230 kilomètres !... Mon malade était mort à mon arrivée...

Mais dira-t-on que j'avais perdu mon temps ?...

Mathias Kalmès, *O. M. I.*



XXI. — Une Visite au Pèlerinage de St-Laurent.

Tout ce qui concerne la dévotion à la Sainte Vierge est loin de laisser indifférent un Oblat de Marie Immaculée ; mais, rarement, il me fut donné d'être sous le coup d'une émotion telle que celle que j'éprouvai au récit et à la vue de l'œuvre que la Sainte Vierge a faite et fera, sans conteste, dans un avenir très prochain, à Saint-Laurent, situé à sept milles au nord-est de Duck Lake (Saskatchewan).

Je ne puis résister au désir ardent de communiquer mes impressions et souvenirs aux chers lecteurs de nos *Annales*, assuré que ces quelques lignes les exhorteront à un plus grand amour envers la Reine du Canada...

Au lendemain des troubles de 1870, des Métis quittèrent les bords de la rivière Rouge et vinrent s'établir sur ceux

pour elles-même, des bénédictions pour leur Congrégation, le salut de bien des âmes et la récompense éternelle. »

Jolis revenus, en effet, — n'est-ce pas ? — et fort appréciables à notre époque.

Les autres missions desservies par les Pères Oblats portent les noms suivants : — *Martin's Fall* et *Fort-Hope*, entre la baie James et le lac Nipigon (ces missions viennent de passer entre les mains des révérends Pères Jésuites de Sudbury) ; *Attawapiskat*, où résident actuellement deux Pères ; *Wenisk*, à une distance de quatre cents milles d'Albany ; et quelques autres moins importantes. La population indienne de cette région, dont la charge est confiée aux Oblats, est d'environ 1.200 âmes.

Bien qu'aujourd'hui le ravitaillement de ces missions soit devenu plus facile, — avec le nouveau chemin de fer, dit Transcontinental — n'oublions pas que ces missionnaires n'ont encore de communications avec le monde civilisé que trois ou quatre fois par année, et que leur nourriture n'est en grande partie que le fruit de la pêche et de la chasse auxquelles ils doivent nécessairement se livrer comme les sauvages. Ces missions font partie aujourd'hui du patrimoine de S. G. Mgr Joseph Hallé, le nouveau Vicaire apostolique du nord d'Ontario.

Eugène Duret, *O. M. I.*

XX. — Dira-t-on que j'avais perdu mon Temps ?

Il est huit heures du matin... Le temps est froid ; le ciel est gris ; il tombe un peu de neige.

Une petite voiture, tirée par deux chevaux, avec un Indien comme guide, chemine péniblement à travers la forêt de la Rivière aux Épinettes... A chaque mille, les arbres, fraîchement abattus par la tempête, nous barrent le passage.

Cependant, il faut se hâter : un jeune Indien se meurt à la « Poule d'eau », — le dernier courrier nous en a apporté la nouvelle. J'aiguillonne les poneys. Rien n'y fait : les chemins sont trop glissants. A la nuit tombante, nous arrivons à la tête du lac ; et nous campons aux bords de la rivière Mosey, à l'entrée de la petite ville de Winnipegosis.

Les pluies, trop abondantes, de l'automne dernier ont tout inondé. Inutile de songer à aller plus loin, par terre ; demain, on essayera la voie par l'eau, pour gagner la réserve...

Je trouve un bateau ; le capitaine veut bien nous conduire à la « Poule d'eau », pour vingt-cinq piastres. J'examine un peu le navire : il est tout couvert de fer-blanc, possède une cabine pour passagers et a trente pieds de long. De loin, on le prendrait pour un tonneau ballotté sur l'eau ! Et dire qu'on va confier sa vie à pareil esquif !

A dix heures du matin, nous sommes sur le pont... Le temps est splendide. Le lac ressemble à un miroir brillant ; parfois des rides légères, que des esprits mystérieux semblent tracer sur l'onde, se jouent en souriant aux rayons du soleil. Notre bateau glisse rapidement sur le grand lac.

Bientôt, nous entrons dans une rivière. Celle-ci est bordée de chaque côté d'une double haie de plantes sauvages, atteignant la hauteur de 3 mètres. En passant, des milliers de canards se lèvent dans les airs et évitent avec soin notre rencontre. La rivière devient moins profonde : les herbages, au fond de l'eau, embarrassant le navire, on recule souvent...

Le capitaine se fâche !... On ne le prendra pas de sitôt dans une telle rivière !... Ce n'est pas vingt-cinq piastres, mais cinquante que vaut ce voyage !... Ce n'est pas trente milles, mais soixante milles pour se rendre à la « Poule d'eau ! » On l'a trompé...

Nous entrons au port, qui est caché dans les joncs... Le village, couché un peu plus loin, entre deux baies, semble dormir.

Un chien maigre, une vieille patte d'orignal serrée

entre les dents, nous aperçoit : le signal est aussitôt donné !... Des têtes sortent de toutes les portes ; on a aperçu la Robe noire !... Les hommes viennent immédiatement à ma rencontre ; la joie se lit sur toutes les figures ; chacun me serre la main !

— « Comment va le petit malade ? » demandai-je aussitôt.

— « Il est mort et enterré depuis plus de 8 jours », me répond-on. « Robe noire, on t'attendait pendant toute une semaine ; le jeune homme demandait, tous les jours, si le R. P. Brachet ne venait pas encore ; il aurait tant voulu se confesser à lui, avant de mourir ! Enfin, voyant que sa mort était proche, nous l'avons préparé nous-mêmes au grand passage. Il nous a quittés, jeudi dernier, le sourire sur les lèvres, en disant : « Jésus, Marie, Joseph. »

Je consolai ces braves gens, en leur disant que le Bon Dieu avait tenu compte de la bonne volonté du pauvre défunt et qu'il sera certainement admis au ciel !...

Leur lettre, demandant un prêtre, pour venir voir le malade, avait fait le tour du lac, et avait pris quinze jours pour nous atteindre...

Cette nouvelle, si inattendue, de la mort du jeune Indien me frappa beaucoup ; mais je ne devais pas faire un voyage inutile. On me conduisit voir deux autres malades. C'étaient deux tuberculeuses très avancées. Elles se confessèrent aussitôt.

Tard dans la soirée, je fis la visite de la réserve. J'ai trouvé ici, à la « Poule d'eau », une chapelle bien bâtie ; tous les ornements pour le service religieux ; un presbytère assez misérable ; un joli cimetière, avec une belle clôture et une grande croix, à l'ombre de laquelle dorment en paix les enfants de ces bois ; une école de jour en bon état ; des cabanes assez confortables, avec des chrétiens excellents. Je fais, tout de suite, connaissance avec tout le monde... J'annonce la Messe pour le lendemain à six heures. Mon temps est limité... Le capitaine farouche, en me quittant, avait crié :

— « Départ à neuf heures juste ! »

Cependant, on veilla tard dans la nuit ; ces pauvres gens avaient tant à raconter ! Leurs discours revenaient sans cesse au R. P. CAMPER, leur ancien missionnaire — qui, le premier, leur avait annoncé la bonne nouvelle et les avait tous convertis au Christianisme (1).

— « Ah ! ça, c'était un Père, une Robe noire ! Quels sacrifices il a dû faire pour nous gagner à JÉSUS ! »

— « Tiens, mon Père », dit le chef, en se levant, « je l'ai vu, bien des fois, en plein cœur d'hiver, les pieds tout en sang, ses mocassins tout rouges, venir ici dans la réserve pour nous prêcher. Dans ses voyages, la nuit venue, il faisait un trou dans la neige, y étendait ses couvertes et y dormait jusqu'au matin. Il courait quelquefois, des journées entières, derrière sa traîne à chiens ! Aussi, quand le Père CAMPER nous prêchait sur la pénitence, on l'écoutait. Sa grosse voix, qui tonnait, nous faisait peur... Et on faisait pénitence ; lui-même, le premier, nous en avait donné l'exemple.... »

— « Et quand il nous disait de prier », continua un autre, « comme il était persuasif ! « *Priez, priez toujours,* disait-il : *Le grand Manitou vous donnera et les biens du corps et les biens de l'âme ; mais tâchez de prier avec un cœur pur, parce que, si votre cœur est sale, vous n'obtiendrez pas plus que ce tuyau de poêle, ici, en face de vous !* »

Un autre Indien se lève... Il veut prouver, par un exemple, que « Kassinan » disait toujours vrai, quand il les prêchait.

— « Il y a de cela dix-huit ans ; mon frère et moi nous avions alors autour de trente ans ; nous étions mariés, chacun avait quatre enfants. Nous n'avions plus rien à manger... Les enfants pleuraient de faim ; le lait manquait aux mères, pour nourrir les tout petits. Alors je dis à mon frère aîné : « *Joseph, te rappelles-tu ce que le Père* CAMPER *a dit ?... Eh bien, allons à la chasse.* » A l'entrée d'un grand bois, nous nous mîmes tous les

(1) Le R. P. Joseph CAMPER, frère des FF. François et Albert CAMPER — né, à Morlaix (Quimper), le 1842 — est mort, au Fort-Alexandre (Manitoba), le 8 mai 1916, à l'âge de 74 ans, dont 51 de vie religieuse. *R. I. P.*